

Elle est là Théâtre de la Commune (Aubervilliers)

En voilà, une idée !

Le « théâtre de langage » de Nathalie Sarraute laisse affleurer à travers ses non-dits, ses phrases suspendues et ses formules stéréotypées les secrets inavoués des consciences. Dans Elle est là, c'est une pensée tue, grain de sable grippant le réglage des rapports sociaux, qui vient révéler leur violence sous-jacente. Un homme tente de cerner avant de tuer dans l'œuf ce rien de jugeote subversive qui l'irrite chez sa collaboratrice, et petit à petit bascule dans l'obsession. La pièce a trouvé dans la partition dissonante de Pierre Arditi et Évelyne Bouix des instrumentistes précis, et la mise en scène de Didier Bezace, d'une intelligence coupante, instille parfaitement l'inquiétante étrangeté dont se nourrit cette machination psychique.



Un doigt frottant le cercle d'un verre de cristal, un bruit d'allumette craquée dans le combiné d'un téléphone anthracite, un visage obstinément plongé dans la pénombre, chaque détail a été soigneusement choisi pour cerner de mystère les enjeux apparemment anodins du dialogue. Dans une scénographie froide, grand bureau de verre modulable, jeu de crinières grises fondues en un tout uniforme (la vie de bureau, ici comme partout), les paroles précautionneuses hésitent, s'interrompent ou éclatent. Entre H2 (Pierre Arditi) et F (Évelyne Bouix), la confrontation des idées n'aura pas lieu. Médiatisée par des comparses qui sont comme des projections de sa conscience (la voix dans le téléphone, H3, l'ami stylisé campé par Didier Bezace) ou projetée par lui-même avec véhémence, l'agressivité de H2, désireux d'extirper, de brûler, de détruire la pensée de son adversaire, désarme F qui, sans cesse, se dérobe. Guerre des sexes, rapport hiérarchique, opposition politique larvée, toutes les figures de la lutte à mort des consciences se profilent. Toutes convergent vers la dénonciation d'une forme de domination sûre d'elle-même et pourtant incernable. Le texte résiste à l'identification du mal, et c'est tant mieux.

La force du propos tient à son universalité, que Sarraute assume pleinement en se mettant, contre toute lecture féministe de la pièce, à la place du principal protagoniste : « Eh bien, c'est comme ça pour moi ! Si un enfant de sept ans a cette idée-là dans la tête, cela me met dans le même état que si elle est dans la tête d'un philosophe de soixante-dix ans. Elle habite quelque part, peu importe où, ça m'est égal. Quand je lutte contre cette idée, contre cet enfant de sept ans, j'oublie que c'est un enfant ». L'obsession de la pensée contradictoire chez autrui, cette opinion qui met en échec tout un système personnel de valeurs, l'intolérance naturelle de chacun face à « ça », et la terrible volonté de réduction de la pensée adverse (donc d'autrui) à néant : la pièce prend à bras le corps ces enjeux fondamentaux. Elle le fait avec l'élégance d'une langue qui suggère toujours davantage. La diction parcimonieuse et pleine de détours de Pierre Arditi (de l'inquiétude à l'exaspération), l'ironie palpable d'Évelyne Bouix laissent apprécier, à leur juste mesure, toutes les nuances subversives de ce théâtre du je-ne-sais-quoi qui questionne plus volontiers qu'il ne cherche à séduire.

David Larre

Photo : © Brigitte Enguerand